

Pascal LERAY

L'INTÉRIEUR EXTÉRIEUR
Nouvelles de la réalité

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères - France

Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

www.lechasseurabstrait.com

info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-032-5

EAN: 9782355540325

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: novembre 2008

Copyrights:

© 2008 Le chasseur abstrait éditeur

Pascal LERAY

L'INTÉRIEUR EXTÉRIEUR

Nouvelles de la réalité

Pascal LERAY

L'INTÉRIEUR EXTÉRIEUR
Nouvelles de la réalité

Prélude	11
Le huitième cercle	15
Jeux d'œil	31
La protection de la maison	39
L'enfer inférieur	47
L'accident d'Iglotoir	59
Un drame financier	65
Le charnier d'Heliatkal	71
O théorique	77
Un incendie en ville	83
Le lieu du crime	87
Une valise de Turquie	91
Un amour suprême	95
Peine perdue	99
Le printemps de Zerbotsgaya	103
Bourreau de Merzin	111
Un train pour Iglotoir	121
Le duel d'Oswald	125
Dans le désert	141

Nouvelles de la réalité

1990 - 2008

Prélude

Parfois, ce sont des impressions mécaniques qui nous viennent. Nous nous disons – après tout, ce n'est pas à moi de le dire. Chacun le sait, dans ses paramètres réalitaires. Excusez-moi, j'ai encore usé de termes trop longs. On me l'a bien dit, pas plus de trois syllabes par phonème. D'ailleurs, j'allais dire morphophonème. Il a bien fallu que je me... oui, il faut.

Il faut que je me concentre; chacun a sa partition. Et tout y est rigoureusement classique. De toutes façons, il y a gourance ou je ne sais plus lire.

Allons donc au cinéma, ne serait-ce que pour nous changer les idées. Là encore, il faudra bien y aller un jour, alors maintenant ou ailleurs...

J'ai à te parler, tu sais. Tu ne m'entends peut-être plus mais je vais en profiter pour te glisser quelques mots à l'oreille. Le machiniste fait un boucan infernal, derrière. Hier encore, j'appelais cela de la bruyaille. Et puis merde. Le début du film passe devant tes yeux, mais peut-être dors-tu. La bande-son est agressive, stridente. Mieux vaut dormir, oui. L'obscurité, la chaleur, les fauteuils – tout y incite. De la bruyaille, ou un boucan infernal, quelle différence ? Tu dors. Mieux vaut. Parce que j'ai à te parler. Tu le sais, maintenant.

Le sommeil ne te cachera pas cela, au moins.

Il y avait un film, l'autre fois. *Thelonious Monk*. Ce devait être mieux. Mais je n'en sais rien : je ne regarde pas celui qui passe à l'instant. C'est un tort ? Je sais cela au moins. Je connais des acteurs de cinéma qui disent de même. Mais attends, c'est une histoire et elle est très enrichissante. D'ailleurs, il faut bien. Je n'aime pas tellement les histoires. Alors, voilà. Tu te rappelles certains jours de novembre, par exemple ? Novembre, parce que nous sommes bientôt au printemps et que ce sont deux saisons sœurs et qu'elles ne se rencontrent jamais. Ces jours, le ciel ressemblait à celui d'un autre jour – un autre jour de novembre, je veux dire – et le ciel était clairsemé de nuages dérivant d'est en ouest (voilà qui est bien imprudent : n'était-ce pas le contraire ?) Oui, ce pouvait fort bien être dans ce sens ou dans l'autre. Mais ce n'est pas cela dont je veux me souvenir. Tu le sais fort bien, d'ailleurs. Alors, qu'était-ce donc ? Ah, ça. Suivons nos nuages pour le savoir. J'aurais très bien pu tirer dedans à grands coups de fusil à pompe, mais ce n'est toujours pas ça. À partir d'ici, tu noteras sans doute combien la vie est pleine de faux-semblants dont beaucoup ne sont pas des films. Mais allons ! ils y ressemblent. En ce lieu, en cette heure aussi, parce qu'il fait déjà nuit, tout cela étant donc bel et bien lié à notre histoire, il serait déplacé d'insinuer le contraire.

Tiens.

Quelque chose m'a encore échappé. Et puis le silence est retombé. Tout cela est lié. Toujours une légation quelque part, et je me dis parfois qu'avec une bonne paire de ciseaux, je n'en aurais jamais fini d'éclater les liens ombilicaux, entre tel et tel événements. Encore une mauvaise blague. Attends, il me faut tourner la page de cette saloperie de partition, je n'y vois vraiment rien. C'est comme cela qu'on glisse du mauvais côté de la mesure. Juste à cause de mauvais yeux ou d'une partition mal imprimée. Et hop ! Te voilà à contretemps. Les spectateurs fuient, bien sûr. J'en ai même vu un s'évanouir, un jour. C'est une sorte de panique... contrôlée, ou... autre chose, allons ! Allons ! Allo ? J'entends un bruit. Et il ne cesse. Sans doute vient-il de s'arrêter,

mais il résonne si fort et bruyamment. Je mets de la musique – Coltrane, *Spiritual* – il est l'heure d'être spirituel, et ce sans même avoir la foi. Soyons donc. Il faudra encore du temps avant la fin de cette histoire. Mais il faut d'abord que je l'étales sur ton imaginaire. Seigneur, donnez-nous un peu plus que notre pain quotidien. Ah, oui ! Le cinéma. Le machiniste qui prépare son coup, là, derrière, dans l'obscurité. De nerveux spectateurs. Comme je sens qu'ils sentent ce qui se prépare, mais, allons ! Faut-il se fier aux impressions ? Je sens du même coup l'extrême urgence de délier mon destin des leurs. Mais je n'arrive pas à poser ma dernière carte. Je la regarde bien inutilement et j'attends mon tour. Mais impossible de s'en sortir. Et puis voilà, quelqu'un pose une carte – qui ? Je n'ai pas vu – et j'observe une issue. Calmer mon émotion, boire une bière – à quand les effluves ? Et là, vient mon tour, et je suis pour poser ma carte, mais...

Ce n'est pas celle-là que j'avais en main, tout à l'heure.

Je passe. Dans ce jeu tronqué, tu le sauras, tout est possible et la morale n'est plus même un drapeau mais un chiffon déjà bien sale, dont on se sert pour essuyer la table. Et l'heure tourne. Le jeu progresse. L'histoire, elle, stagne.

Il faudrait que je t'en raconte d'autres, pourtant. L'histoire d'une histoire, qui s'est passée il y a très, très longtemps, à une époque dont je me souviens à peine. Mais je me souviens du moins de cette histoire. Elle m'a marqué. Elle était là, tournait d'une manière dérisoire sur elle-même et je ne sais si elle cherchait un début ou une fin ou encore une direction. Peut-être, ou non. Il lui arrivait de regarder le ciel et la terre, parfois l'horizon – mais le monde était décidément trop petit. Nous étions à l'extérieur et c'était au printemps – il y avait une brise assez fraîche, qui n'était sans doute pas mal venue mais... c'était un intérieur. Les murs, je les sentais bien. Ils étaient. Ils se cachaient sans doute mais je l'ai déjà dit. On ne me la fait pas. Et là encore, tout est là. Dans ces drôles d'impressions. J'ai vu des visages transformés par les affres du temps. Mais rien n'avait changé. L'histoire

est toujours la même. Une mécanique bien huilée, au service de qui s'y plie. Mais à ce moment, tu viens de te réveiller et tu regardes autour de toi, les yeux encore pleins de ces rêves vaporeux qu'on peut faire, à cette heure, dans un cinéma, hors du jour et de la nuit. L'intrigue du film dévie pour se mettre à te concerner directement. Mais nul ici ne le sait. Quel scandale ! Mais la bande prend feu et l'image disparaît. Une sale odeur envahit la salle. Un incident technique, un attentat, qu'en sais-je ? Le machiniste vient vers nous et nous annonce froidement que la machine à images s'est emballée. Il ne sait pas ce qui vient d'arriver. Cela au moins est évident. La machine est foutue, nous dit-il, je n'ai plus de job aujourd'hui. Et il allume une cigarette. Il nous demande si nous connaissons quelqu'un qui aurait besoin d'un machiniste au chômage pour un premier rôle. Pour ma part, il ne me semble pas que... Il faudrait qu'il aille voir dans les milieux spécialisés. Il y a des corporations pour tout, maintenant. Et puis, peut-être a-t-on besoin de quelqu'un, quelque part, mais je n'en sais rien. Comme le silence est au plus fort, il voudrait parler. Mais la teneur de ses propos est si étrange et incompréhensible que chacun veut en éloigner son esprit. À l'extérieur, l'omniréalité nous attend.

En sortant, ce sont des impressions mécaniques qui nous viennent, avec la lumière. D'autres réalités dont l'écho se fait encore entendre, un bourdonnement qui paralyse ou étouffe les pensées, le réel en sourdine. La nuit est presque tombée alors que le jour était haut dans le ciel à votre dernière rencontre. Puis...

Le huitième cercle

Jour un

Les lumières de la ville sont trop vives pour mes yeux. Je n'aime pas avoir à sortir, ces temps-ci. De plus, il fait froid --- ce qui n'arrange rien.

Je me suis fait renvoyer ce matin. Mon patron m'a dit que je puais l'alcool. Alors je suis parti. Je suis allé boire un verre. J'ai du mal à croire que la journée ait pu passer si vite.

Il doit y avoir quelque chose de louche là-dessous. Lorsque je suis rentré chez moi, j'ai écrit au président de la République pour lui demander une entrevue. Je pense qu'il faut faire valoir ses droits de citoyen. Maintenant, j'attends sa réponse. Et en attendant, je prie.

La ville n'est pas très religieuse, ce soir. L'église est presque déserte. C'est impressionnant, sans doute. Mais j'ai toujours le trac quand il s'agit d'aller prier. Par contre, lorsque je rentre chez moi, je me sens mieux et je peux regarder mon réfrigérateur en face... d'homme à homme, pour ainsi dire. Ce soir, je me suis même décidé à l'ouvrir. Ce n'est pas qu'il soit plein à craquer, bien au contraire... Je ne suis pas très riche. En fait, il y a juste un cerveau.

C'est un cerveau humain, je crois. Je l'ai trouvé il y a quelques jours. Il pleuvait. Aujourd'hui aussi, d'ailleurs. Huit jours qu'il pleut. Du coup, je n'ai pas pu aller au travail. Je suis retourné chez moi. Parfois, je me sens comme tenu en laisse par mon appartement. C'est un peu comme si j'étais un yoyo. Mais ce jour-là, est-ce que je pouvais faire autre chose que de rentrer chez moi ? Je ne pouvais décemment pas me rendre au travail avec une cervelle sous le bras. Et dans le bus, de quoi est-ce que j'aurais eu l'air, enfin ? Les gens auraient parlé, m'auraient montré du doigt, ils se seraient posé des questions... j'aurais eu des problèmes, c'est évident.

Il y a quelque chose de pesant et d'angoissant à vivre seul avec une cervelle dans son réfrigérateur. On a beau dire, ça remet pas mal de choses en questions dans la vie de tous les jours. Je commence en effet à bien voir jusqu'où ça peut aller : perdre sa situation... Mais cela encore, c'est presque bénin, au fond. Le temps ne passe plus comme avant, surtout. D'ailleurs, ma montre vient de s'arrêter. C'est un détail, bien sûr, mais... Tant d'événements troublants en, somme toute, peu de temps, c'est effarant. On se dit : « Ça n'arrive qu'à moi ! » Alors que non, j'en suis persuadé. Ça arrive bien plus souvent qu'on ne le dit. D'ailleurs, on ne dit rien du tout. Croyez-moi, c'est un signe.

Jour deux

Hier, je vous l'ai déjà dit, je suis allé prier... À la sortie de l'église, il pleuvait encore. Alors, je suis vite rentré chez moi et j'ai fermé à double-tour derrière moi. J'ai allumé la lumière du corridor mais elle a sauté. Alors j'ai allumé une cigarette pour me calmer et je suis allé à la cuisine. J'ai fini par trouver la lumière en tâtonnant et, dès que j'ai appuyé sur l'interrupteur, une lumière vive, très jaune, s'est répandue dans toute la cuisine. Une lumière vraiment glaciale et certainement plus agressive que ce

qui illumine la ville le soir... Il m'a fallu un certain temps pour m'y accoutumer. Mes yeux me faisaient mal; j'avais peine à les rouvrir mais progressivement, les contours du mobilier de la cuisine se reformaient devant moi. Alors, quand j'ai pu distinguer ce que j'avais sous les yeux, j'ai été pris d'un frisson. Une vision épouvantable que cette cuisine.

Mon frigidaire n'avait rien d'un mauvais bougre. Je le connaissais bien, c'était pour moi une sorte de compagnon. Il ne m'aurait jamais joué un pareil tour de son propre chef. Je voulais expliquer tout cela à une antique connaissance, un ami si j'ose dire, ce matin au téléphone. Mais il a refusé de m'écouter. J'ai bien senti que je le dérangeais, peut-être parce qu'il n'était que cinq heures et demi quand je l'ai appelé. Il semblait agacé mais quand je lui ai parlé du réfrigérateur, il m'a raccroché au nez sans chercher à comprendre plus avant. Je suis resté avec le bip du téléphone; j'ai essayé de lui parler mais sa compagnie n'est pas plaisante et j'ai vite raccroché au bout du compte. Je suis retourné à la cuisine pour y retrouver une désolation, une cuisine à l'agonie --- comme un être vivant dont le cœur aurait été arraché à vif.

Alors je me suis efforcé de ne pas rentrer cette nuit. Si mon réfrigérateur a pu disparaître, pourquoi pas moi ? Je ne suis pas rentré et comme j'ai été prier beaucoup plus longuement que d'habitude ce matin, j'ai dû chercher des subterfuges pour la nuit. Je me suis enfermé à l'extérieur, je me suis infiltré dans les rues les plus sombres que la ville renferme. Un vertige m'accompagnait, inexplicable et humiliant... Je ne suis pas sujet au vertige, comprenez. J'étais saisi de terreur à l'idée que le trottoir viennois se s'effondrer sous moi.

Je ne regardais ni devant moi ni sous mes pieds. J'ai marché en regardant le ciel, de peur de me retrouver projeté dans un abîme d'immatérialité. C'était une crainte superstitieuse, peut-être; il faut mettre cela sur le compte de cette maudite disparition... Je le sentais bien: sous chacun de mes pas, le monde se

dérobat. À chacun de mes pas, j'avais la sensation de jouer à la roulette russe.

Marchant, je réfléchissais. Mon destin me semblait de plus en plus fatal : la matière dont j'étais composé, je la sentais originaires des ténèbres et destinée à y retourner au plus tôt... Au milieu de cette pensée, je me suis aperçu qu'une nuit épaisse m'engloutissait. J'étais aveugle !

Je ne voyais plus rien, plus rien, où étais-je ? J'ai essayé encore quelques pas pour m'assurer qu'il y avait encore un sol sous moi. Une lumière brillait, non loin : il me semblait pouvoir discerner une fenêtre. Cette source de lumière m'a un peu rassuré mais j'avais peine à me mouvoir ; j'étais paralysé par une terreur qu'on n'éprouve qu'en rêve.

Une lumière différente de celle qui trahissait la fenêtre attira mon regard. Elle était faible mais sensible --- j'identifiais un lampadaire. Or cette lumière m'attirait à elle, je voulais la rejoindre. Je croyais même métamorphosé en papillon tellement l'attraction était puissante ! Mais la paralysie ne m'avait pas quitté et j'avais beau être attiré par un point lumineux de cet espace de nuit, je me sentais bien incapable de le rejoindre.

Cette lumière déjà faible s'éteignait. Je me suis senti triste à ce moment, comme s'il avait été l'heure de mourir pour moi. Mais la lumière est réapparue et a continué à clignoter un temps. Elle était sur le point de défaillir, je l'entendais grésiller, elle n'en finissait pas d'agoniser. Son grésillement emplissait mes oreilles, j'en étais abasourdi. Je ne sentais plus mon corps.

Si j'avais le sentiment que mon esprit était à la source de cette situation extrêmement désagréable, quelque chose m'assurait du contraire : il devait plutôt s'agir d'un glissement de la réalité autour de moi. Or, au moment même où je me formulais cette pensée, une lumière effroyable de clarté a fusé de toutes parts. La rue entière s'en est trouvée atrocement illuminée.

Composée de vieilles bâtisses délabrées aux façades de bois, lugubres comme des maisons mortes, cette rue semblait se prolonger à l'infini. Soudain, elle était devenue lumineuse comme en pleine journée. Seul le lampadaire qui m'avait donné un peu de lumière quand j'étais plongé dans les ténèbres diffusait une nuit en halo, une nappe d'opacité qui devait peut-être me soutenir.

Je regardais sur le côté, par un automatisme qui me montrait que mes propres réflexes ne m'appartenaient plus : à la fenêtre de la maison la plus proche, celle qui m'avait fourni un peu de jour quand j'étais arrivé au seuil de cette rue, une silhouette faisait des allers et retours, comme quelqu'un qui effectue un tour de garde. Je me suis arraché à sa vision. J'ai couru aussi vite que je le pouvais. Je fuyais, cherchant à rejoindre les quartiers animés de la ville.

Troisième nuit

J'ai poursuivi ma dérive longtemps. Je ne me suis arrêté que devant l'église et je me suis endormi sur son parvis comme un morceau de bois. Je crois avoir pleuré dans mon sommeil. L'église même me fermait ses portes. Dès le matin, pourtant, j'y suis retourné. Mes vêtements étaient trempés, tout mon corps était comme glacé, je me sentais affamé mais je n'avais plus envie que de mourir, de trouver un ultime repos. Je me suis installé sur un prie-dieu mais j'étais bien incapable de formuler une prière. Je me suis relevé, j'ai fait le tour de l'église comme un esthète qui prétendrait n'entrer dans une église que par sens artistique, pour évaluer les icônes et les bas-reliefs qu'elle recèle, comme des trésors d'humanité. Or, ces icônes témoignaient de bien autre chose que d'humanité. Qu'elles étaient inhumaines, ces

Vierges ! Elles se riaient de moi, j'avais envie de les insulter tant leur regard consolateur se faisait narquois et ironique, pour moi ! Une voix humaine m'a arraché à ma contemplation.

« Mon fils ! » Je me suis retourné. Cette voix, elle m'était inconnue, ce n'était pas celle de notre curé. « Mon père ? », fis-je en le regardant avec méfiance, « Ce n'est pas vous qui... » Il m'arrêta : « Non, non, notre bon père Silisma est malade, et je le remplace momentanément. Vous semblez perdu, mon fils ? Mais vous venez trouver refuge dans la maison de Dieu, ce qui est une bonne chose... » Je continuais de le regarder, sans rien répondre. « Voulez-vous un café, mon fils ? » Je ne pouvais refuser. Je n'avais rien dans le ventre.

Nous nous sommes installés dans son bureau. Le père parlait mécaniquement, sans me regarder, sans attendre de réponse quand il me posait des questions. Pourtant, il a fini par s'interrompre et a commencé à me crier dessus : « Mais vous ne parlez guère, mon fils ! D'où venez-vous ? » Il y avait dans cette voix quelque chose de doucereux que je haïssais profondément, sans bien comprendre pourquoi. Ce curé avait le teint pâle, presque transparent, et une lumière noire brûlait dans ses yeux. J'ai fini par voir en lui une incarnation du Malin, figure transitoire d'une puissance inhumaine ! Il fallait que je trouve le moyen de m'en aller.

Je tentais de rassembler mes idées mais mon attention, attirée par la lumière de la petite lampe bleue suspendue juste au-dessus de nous, se dissipait. « Il faut venir nous voir plus souvent, mon fils ! », disait le curé maléfique en riant. J'avais la tête lourde, terriblement lourde. Je tremblais, je ne voyais plus rien que cette lumière bleue et j'entendais, comme en écho, la voix du curé qui répétait inlassablement : « Venez, mon fils, venez à nous... » Comme la veille au soir, j'avais la sensation de mon corps désintégré, je ne le sentais plus...

Je suis resté longtemps ainsi, suspendu dans le vide. Ce qui a suivi, je n'ai pu le reconstituer que par la suite, comme un rêve dont on se souvient au matin avec une précision plus ou moins grande. J'étais prisonnier d'un vaste réseau de barres métalliques enchevêtrées, prises dans un vide de givre. J'essayais de me mouvoir dans ce réseau, j'avais peine à faire le moindre mouvement tant le vertige et le froid me paralysaient. En-dessous de moi, je voyais bien qu'il n'y avait rien. J'avais la certitude que, si je lâchais prise, ma chute serait éternelle. Plus jamais je ne retrouverais de sol et cette sensation de chute indéfinie me serait si pénible qu'elle ne me laisserait que le désir de pouvoir m'écraser enfin.

Et cette lumière blanche ! Elle me dévorait. J'ai eu accès à une paroi, à un moment, il me semble... Mais ce soulagement a été de courte durée : la paroi était lisse, huileuse, et ne m'offrait aucune issue. Je me suis retourné. Pour mon malheur, j'ai regardé au-dessous de moi. Comme un cœur palpitant, bouillonnait l'incompréhensible source de la lumière blanche ! Mes mains ont lâché prise, le précipice de givre s'est ouvert à moi.

L'éveil a été immédiat. J'ai pris conscience de mon corps recroquevillé en position fœtale sur le sol de ma cuisine. J'étais chez moi, j'occupais exactement la place de mon réfrigérateur disparu. Il m'a fallu plusieurs heures pour m'assurer que c'était bien moi qui me trouvais là, que j'étais sur le sol de ma cuisine, il m'a fallu du temps pour retrouver ce que j'oserais à peine appeler le sens des réalités. En l'occurrence, il ne s'agissait guère que de la croyance en mon corps, dans ma capacité à le manœuvrer dans un espace tangible et stable. Je retrouvais un peu de foi en ce sol, ces murs, ce plafond qui étaient ceux de la cuisine, en cette cuisine qui était celle de mon appartement. Il m'a fallu plusieurs heures pour me décider à prendre la position assise.

Assis en tailleur, toujours installé à la place du réfrigérateur, j'ai essayé de réfléchir à mon sort. Que faire ? Je n'avais pas de réponse à cette question, bien sûr. Pour lutter, il faut du moins

pouvoir situer son ennemi. J'en étais incapable. Même mourir ne pouvait me procurer le repos. Je comprenais bien que je n'étais pas maître de ma propre mort.

J'ai fini par me lever et j'ai voulu faire le tour de l'appartement, comme pour une inspection policière méthodique. Tout était en ordre. Oui, tout était extrêmement bien rangé, et cela m'a paru pour le moins étrange. Je repensais au désordre dans lequel j'avais laissé mon logis, la veille. La bibliothèque était époussetée, le sol plus propre que je n'ai jamais su le rendre, rien ne traînait. J'ai sorti une bouteille de vodka, je me suis servi un premier verre.

Réfléchissant, je vidais méthodiquement la bouteille. De l'étonnement, je passais à la rage, de la rage à la tristesse, mais à une tristesse profondément désespérée, tandis que me revenait obsessionnellement une question éprouvante : que faire ? Aucune réponse ne me venait. Je voulais acheter une arme, mais l'idée m'a semblée dérisoire. Partir, mais où ? La puissance à laquelle j'avais affaire se moquait bien de mes déplacements, comment ne me retrouverait-elle pas à l'autre bout du monde ? Chercher la protection d'un exorciste, alors ? Mais je voyais bien qu'en dépit de mes efforts, je ne croyais plus en Dieu. Je n'avais plus que le Démon pour m'expliquer l'ordre du monde ! Il me restait à aller au courrier.

En me levant, je me suis senti oppressé par l'ordre qui régnait dans mon appartement, si inhabituel pour moi. J'ai jeté la bouteille de vodka pas encore vide sur l'armoire à glace, le miroir s'est brisé. J'ai soulevé la table pour la renverser, jeté à bas la bibliothèque et le poste de télévision, détruit la vaisselle que contenait la commode. Les bibelots, je les ai écrasés. L'idée de chercher mon courrier méchappait tout à fait, je voulais en finir. Je me suis précipité sur la fenêtre, prêt à me détruire. Le ciel était d'un rouge de sang et de feu, un vent pressant et sonore roulait sur le monde : une vision d'apocalypse ! Un spectacle de toute beauté. Je me suis précipité au-dehors.

La concierge m'a interpellé au moment où j'allais sortir : « Monsieur, votre courrier ! » Je me suis retourné sur elle. « Vous n'avez aucune conscience de ce qui arrive ? Les enfers descendent sur la terre et vous me parlez du courrier ! » Je l'ai saisie à la gorge, cette pauvre femme, je l'ai pressée si fort qu'elle est morte sur l'instant, je crois. J'ai lâché ma prise ; elle est tombée comme une feuille. J'ai tout de même récupéré mon courrier : enfin, le président de la République m'avait écrit !

« Nous avons examiné votre situation avec la plus grande attention... Nous vous prions de vous rendre au plus tôt au siège de la présidence, muni de la présente... Nous vous prions d'agréeer... »

C'était parfaitement absurde, je m'en rendais bien compte. Le sort continuait à se moquer de moi. Un rire m'a échappé et m'a épouvané. J'ai fourré la lettre dans ma poche avant de sortir. Un ciel de fatalité régnait sur notre ville. Les gens s'attroupaient, terrorisés. L'épouvante se lisait sur leur visage, ils n'osaient dire un mot. Et je me réjouissais.

[...]

du même auteur :

- Portrait de la série en jeune mot (*essai*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection **Djinns** - 2008
- Émilie Guermynthe (*roman*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection **Djinns** - 2008
- Réflexe, 1 (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection **Djinns** - 2008
- Avec l'arc noir (*poème*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection **Djinns** - 2008
- Cahier de la RAL,M n°9 : Ceci n'est pas une série (*collectif dirigé par Pascal Leray*)
Le chasseur abstrait éditeur - 2008
- Cahier de la RAL,M n°11 : Une sériographie (*portable de Pascal Leray*)
Le chasseur abstrait éditeur - 2008

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

tél: + 33 (0)5 61 60 28 50

fax: + 33 (0)5 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 30 octobre 2008

ISBN: 978-2-35554-032-5

EAN: 9782355540325

ISSN *Collection Djimns*: 1957-9772

Dépôt Légal: novembre 2008



Qu'on soit un tueur à gages cloîtré dans un hôtel fantasque, un photographe en mal d'érotisme ou un agriculteur esseulé, qu'on veuille tuer le président de la république ou simplement rester enfermé chez soi parce que le dimanche est un «lourd couvercle sur le bouillonnement du sang», qu'on se retrouve embarqué en enfer à cause d'une cervelle trouvée dans la rue ou qu'on se plaigne de ne plus pouvoir se soulager sur les charniers d'une guerre civile, on traverse parfois de sévères états de confusion (mais d'une confusion quelconque). Il faut se réveiller pourtant ! Il n'y aura pas toujours le jumbo-jet dont vous rêviez ! Personne ne viendra vous libérer. Et comment feriez-vous, si vous étiez comme eux sans le sens des réalités ?



9 782355 540325

www.lechasseurabstrait.com

Prix: 16 €